

de l'arrivée à Dachau de l'abbé Rousselot, aumônier du camp d'Ecrouves. Jean Vartier (cf.) raconte que l'abbé Rousselot, apprenant la libération du camp de Dachau, partit pour l'Allemagne. Arrivé à Dachau, les Américains voulurent lui en interdire l'entrée. Mais l'abbé protesta, menaça et passa en force. Il serait le premier Français à avoir pénétré à l'intérieur du camp. Compte tenu des mesures de prophylaxie prises par les Américains, le courrier des déportés n'était pas expédié. L'apprenant, l'abbé prit l'initiative de faire parvenir aux familles des nouvelles de leurs parents empêchés dans l'immédiat de rentrer chez eux. Monté sur un tonneau l'abbé Rousselot leur dit «*Envoyez-moi chacun sur un billet votre nom ainsi que le nom et l'adresse de la personne à qui je dois annoncer que vous avez survécu. Je pense que c'est l'essentiel pour vous*». Jean Vartier (cf.) assure que l'aumônier passa toute la nuit à rédiger des cartes. À Dachau, l'abbé Rousselot eut la surprise d'être approché par un homme qui lui dit «*Je suis Edmond Michelet. Heureux que le premier Français entré dans ce camp après notre délivrance soit un prêtre*». L'abbé Rousselot devait apprendre la mort de son frère et d'un grand nombre de déportés de Trondes et de Boucq. Maurice Poincelot est rentré en France le 28 mai 1945.

Georgette Bazart

Georgette Bazart de Trondes, dont le frère Henri avait été fusillé par les Allemands, était âgée de 24 ans lorsqu'elle fut arrêtée, le 15 août 1944, pour faits de résistance. Encore aujourd'hui, des témoins affirment que le commissariat de police de Toul ne serait pas étranger à cette arrestation. Il ne faudrait pas pour autant condamner les policiers de Toul ; plusieurs d'entre eux ont été déportés et avaient des contacts avec la Résistance.

Georgette Bazart, aujourd'hui madame Johann, sera déportée avec son amie Andrée-Pierre Simon à Ravensbrück puis à Mathausen. Affectée dans des commandos de travail où les travaux étaient extrêmement pénibles, Georgette Bazart survivra. Malheureusement son amie, Andrée-Pierre Simon, décéda à Ravensbrück.

8. Madame Florentin fera graver une plaque en marbre avec le nom des déportés de Trondes décédés en camp de concentration, ou des suites de la déportation. Cette plaque est fixée aux monuments aux morts à Trondes. Le nom de monsieur Bazart Yves ne figure pas sur cette plaque, alors que son

Noms des habitants de Trondes décédés à Dachau ou au commando d'Haslach ou encore à Vashingen. À Trondes, un monument portant leurs noms gravés dans la pierre rappelle leur sacrifice.

BAZART Yves 1908-1944
 DUBER Jules 1913-1944
 BOVEE André 1924-1945, décédé en Suisse, sur le lac de Constance, 8 jours après son hospitalisation.
 FLORENTIN André 1913-1944
 FLORENTIN Paul 1924-1945
 FLORENTIN Georges 1925-1944
 FLORENTIN Robert 1927-1945
 JACQUEMIN Albert 1915-1944
 LARCHER Bernard 1915-1944
 LEPRIEUR Lucien 1904-1944
 MARTIN Gilbert 1923-1945
 MARTIN René 1926-1945, décédé à l'hôpital de Spire, quelques semaines après avoir été libéré.
 MARTIN Fernand 1926-1944
 MARTIN Félix 1912-1945
 MATHIOT Henri 1900-1944
 MERCIER Jules 1910-1944
 MOREL André 1909-1945
 NOEL André 1909-1944
 NOEL Paul 1920-1945
 NOEL Gilbert 1924-1944
 NOEL Gaston 1923-1945
 NOEL Marcel 1925-1944
 POTIER Joseph 1901-1944
 PICQUARD Jean 1916-1945, décédé à l'hôpital de Spire, quelques semaines après avoir été libéré.
 REMETTER Georges 1901-1944
 RENAUD Léon 1895-1944
 ROBINET Marcel 1926-1945
 ROUSSELOT André 1907-1944
 ROUSSELOT Henri 1902-1945
 VIGANO Denis 1903-1945
 VIGANO Roland 1927-1945
 VIGNERON Georges 1921-1945
 VIGNERON Henry 1921-1945 ⁸
 Sur les deux policiers, Jean MANGIN et Albert PRIOURET arrêtés à Trondes et envoyés en camp de concentration, seul Jean Mangin a survécu et a repris son activité au commissariat de police de Toul.
 BAZART Georgette
 DURAND René
 FLORENTIN Norbert
 GRADECK François
 LEPICIER Lucien
 POINCELOT Maurice
 REMY Marcel
 M le curé ROLINGER
 REMETTER Joseph
 M. SACCARY.

nom est gravé dans la pierre au pied du monument. Celui de madame Andrée-Pierre Simon, décédée à Ravensbrück n'est pas mentionné. Probablement n'était-elle pas originaire du village.

Des milliers d'Espagnols républicains, de prisonniers soviétiques furent exterminés à Mathausen. Ce camp était classé dans la catégorie III, c'est-à-dire camp d'extermination. Mathausen a été délivré par les Américains le 7 mai 1945.

Noms des habitants de Boucq décédés à Dachau ou au commando d'Hasslach ou encore à Vashingen. A Boucq, comme à Trondes, un monument rappelle le souvenir de ses habitants, victimes de la barbarie nazie.

AUDOINE Louis
 HARMAND Raymond
 PERIAL Roger
 BATHELIER Robert
 HATRY Auguste
 PETITJEAN Raymond
 BORTOLO Alexis
 JACQUOT Maurice
 PIERSON Abel
 BROQUET Marcel
 LAUER Henri
 ROBIN Marcel
 CADAMURO Pascal
 LEROY Jacques
 THEVENOT Serge
 COLLIN Hubert
 LIGNIER Jacques
 VILLON
 GERARD Robert
 MITAINE René

Ceux qui sont revenus :

CADAMURO Juliette, épouse de Barthélémy

Cadamuro

LORRAIN André

Auguste PETITJEAN, maire de Boucq et père de Raymond PETITJEAN, mort en camp de concentration.

RIMET Albert avait été arrêté le 2 août 1944 lors de l'attaque du maquis de Trondes. Il a été déporté au Struthof puis à Dachau, Mauthausen. Il a été libéré le 8 mai 1945, le 25 mai il était de retour à Boucq.

La tragédie de Trondes et Boucq aurait pu être évitée

Le 13 août 1944, un agent américain, Friedmann, apprend à la Kommandantur de Nancy que les Allemands préparent une action de grande envergure sur les secteurs de Mandres-aux-Quatre-Tours, Boucq et Trondes. Depuis des semaines, les Allemands et les miliciens français ont recueilli des renseignements sur la présence de maquis et de réseaux de Résistance dans ces secteurs. Friedmann avertit la Résistance. René Fourrière, de Mandres, un des rares

résistants ayant encore des contacts avec Hardy, le met en garde et lui demande de s'éloigner, lui et ses hommes, de Trondes où il a installé son PC. Hardy ne veut rien entendre ; il se fâche, menace de s'en prendre aux FFI et dit qu'il n'hésitera pas «à en faire tuer» et fait enfermer René Fourrière qu'il relâche en fin de journée. René Fourrière, en rentrant chez lui, repère dans les bois, des soldats allemands et des miliciens. Il prévient les hommes du maquis mais, devant un tel déploiement de forces, les maquisards évitent l'affrontement et se replient dans les bois.

Pierrette Poirot

Madame Poirot avait été arrêtée le même jour que la famille Ducloux. Ce jour-là, 15 août 1944, à la ferme de la Mégoterie, elle vit arriver plusieurs véhicules allemands. Compte tenu de son engagement dans la Résistance, elle savait que cette «visite» la concernait. Suzanne Kricq, dite Régina, l'avait contactée afin qu'elle accueille et cache dans sa ferme, dans l'attente d'être pris en charge par un réseau qui les ferait passer en zone libre ou en Suisse, des prisonniers évadés et des réfractaires au STO. Elle m'a raconté qu'un jour, alors qu'elle hébergeait des Sénégalais évadés du camp de Boucq, elle eut la visite de policiers toulousains. Les protégés de madame Poirot n'eurent pas le temps de se cacher. Difficile de les faire passer pour des cousins. Les policiers, en quête de ravitaillement, promirent de garder le silence. Aujourd'hui encore, madame Poirot est reconnaissante envers ces policiers, en revanche, elle n'a pas de mots assez durs pour les miliciens français qui trahissaient leur pays et qui étaient probable-



En arrière plan derrière l'église, le camp de Schirmeck.

ment à l'origine de son arrestation. Les Allemands après avoir fouillé la ferme, mettent le feu aux bâtiments et invitent madame Poirot à jouer du spectacle. Ils la poussent dans une voiture cellulaire où déjà se trouvait la famille Ducloux. Madame Poirot exploitait seule sa ferme, son mari étant prisonnier en Allemagne. En réalité, il s'était évadé et se cachait pas très loin. De cette évasion naîtra un petit garçon, Guy, car lorsqu'elle est arrêtée, madame Poirot est enceinte de deux mois.

Au camp d'Ecrouves, première étape du voyage qui va la conduire à Ravensbrück en passant par Schirmeck et Neue Bremm⁹ près de Sarrebrück, madame Poirot subit un premier interrogatoire par Boedicker. Interrogatoire «serré» disent quelquefois, avec pudeur, ceux qui ont été torturés. Les tortionnaires nazis employaient l'adjectif «renforcé». Pour madame Poirot, ce sont des dents cassées à coup de poing américain par Boedicker. Dans un article paru dans l'Est Républicain le 22 avril 2005, sous la plume d'Anne-Marie Cornaert, madame Poirot déclare :

«... mais j'aimais encore mieux avoir les dents cassées que les ongles arrachés...».

À Ravensbrück, après quelques semaines de quarantaine, Pierrette Poirot est affectée à un commando de terrassement puis à l'usine Siemens. D'autres commandos dépendaient de Ravensbrück. Citons les mines de sel de Bendorf, de Barth sur la Baltique et les usines de munitions de Torgau. Animée d'une volonté de vivre, soutenue et aidée par ses camarades de détention, Pierrette Poirot mène sa grossesse à terme : *«J'ai eu beaucoup d'entraide de mes camarades ; elles me donnaient la nourriture qu'elles arrivaient à récupérer»* (Est Républicain cf.).

Naissance de Guy Poirot

Dans la nuit du 10 au 11 mars 1945, assistée par une sage-femme polonaise, Pierrette Poirot met au monde un garçon qu'elle prénomme Guy. Les chances de survie du bébé sont limitées. Après la naissance, les enfants étaient regroupés dans un bloc spécial. Mais, privés de lait, ils ne survivaient que quelques jours ou

quelques semaines. Le lendemain de la naissance de son enfant, la toute jeune maman doit se rendre au travail. *«Pendant ce temps, le petit restait au camp avec d'autres déportées qui s'en occupaient. Les bébés étaient nourris d'un peu de farine cuite avec de l'eau. Une camarade alsacienne m'avait bricolé un biberon avec les doigts d'un gant pour servir de tétine et une bouteille »* (Est Républicain cf.). L'enfant survivra et il sera délivré, avec sa maman, le 23 avril 1945. Trois mois plus tard, après un séjour en Suède où ils reprennent des forces, Pierrette et Guy sont rapatriés.

J'ai eu la chance de rencontrer Pierrette et Guy Poirot au centre de détention d'Ecrouves, à l'occasion du vernissage de l'exposition «La déportation dans les camps nazis». Rencontre éphémère ; je ne savais pas que, quelques mois plus tard, j'écrirais cet article sur la déportation. Cette rencontre m'a permis d'admirer la complicité qui unit la mère et son fils¹⁰.

Georges Henry

Georges Henry est né le 16 août 1922 à Domgermain. Il est ouvrier agriculteur lorsqu'il est requis au STO. Des milliers de jeunes Français, lors de rafles ordonnées par le gouvernement de Pétain, sont envoyés en Allemagne où ils devront travailler pour l'industrie allemande. L'occupant exige toujours plus d'ouvriers. Laval, chef du gouvernement, pantin entre les mains de l'ambassadeur Otto Abetz, cède. Mieux, il invite les Français à faire acte de «patriotisme» en s'expatriant en Allemagne

Georges Henry voudrait se soustraire au STO. Seulement il craint des représailles contre ses parents. Ces derniers sont déjà âgés ; Georges part donc pour l'Allemagne. Il est affecté à une usine à Rohrbach dans la Sarre, chez Ernest Heckel. Un jour, il décide de saboter un moteur ce qui a pour conséquence l'arrêt de l'usine. Le lendemain, 22 octobre 1943, il est arrêté et incarcéré à la prison de Sarrebourg. En avril 1944, il est transféré à Stuttgart via la prison de Bruchsal. Le 28 juillet 1944, il est condamné à trois ans de réclusion, moins neuf mois de préventive, pour haute trahison et intelligence avec l'ennemi. C'est un soulagement : on

9. Neu Bremm était un camp d'extermination rapide pour les "Nuit et Brouillard". Il valait mieux ne pas trop séjourner dans ce camp. Les SS, avec un cynisme rarement égalé, imposaient des séances de gymnastique durant des heures aux détenus dans le but de les affaiblir à l'extrême.

10. Sur les six cents naissances enregistrées à Ravensbrück, une quarantaine d'enfants seulement a quitté le camp vivant. Sur les 21 Français seuls deux garçons, Guy Poirot, Jean-Claude de Clermont-Ferrand et une fille, Sylvie de Paris ont été sauvés.

lui avait dit qu'il risquait la peine de mort. Après sa condamnation, il est envoyé, le 25 août, au pénitencier de Schwäbischhall, puis est transféré, en janvier 1945, au pénitencier de Brandenburg-Görden. Ces établissements dépendaient du camp de concentration de Oranienburg ¹¹. Les conditions de vie étaient aussi inhumaines que dans les autres camps, même s'il n'y avait pas d'exécutions gratuites. Malgré cela, en 1942 les nazis ont exécuté 22000 soldats russes d'une balle dans la tête dans une salle insonore de l'industrie Hof ou dans les chambres à gaz.

Le camp a été libéré en avril 1945 par les Russes. Les prisonniers reçurent bien quelque nourriture mais ils durent se débrouiller seuls. Quelques jours après la libération du camp, les Russes leur enjoignirent de se rendre au camp de rapatriement de Fisberg. Les déportés libérés mirent 15 jours pour arriver au camp. En route, ils devaient se procurer de la nourriture. Finalement, ils sont rapatriés le 20 mai par la Hollande. Georges Henry retrouve son village natal le 6 juin 1945. Aujourd'hui, monsieur Henry n'est plus. Son épouse m'a fait écouter une cassette où il a enregistré le vécu de ses deux années de captivité. En écoutant ce témoignage, j'ai été frappé par le recul que monsieur Henry semble avoir pris par rapport aux événements qu'il évoque. Ni rancune ni haine ne percent dans son récit. Il raconte qu'un jour où il faisait très froid, n'en pouvant plus, il s'était approché d'un feu de bois, ce qui était formellement interdit. À coup sûr, c'était la raclée appliquée par les SS. Et justement il y avait un SS à peu près du même âge que Georges. Le SS était alsacien ; au lieu des coups qu'il aurait dû recevoir, le SS lui dit de partir, sinon c'est lui qui subirait le châtement. Quelques jours après la libération du camp, il revit le SS. Il était entouré par trois soldats russes qui le firent déshabiller et, après s'être assurés qu'il portait bien le matricule des SS tatoué au bras, les soldats l'abattirent d'une balle dans la tête. Georges Henry a assisté à l'exécution sans pouvoir intervenir.

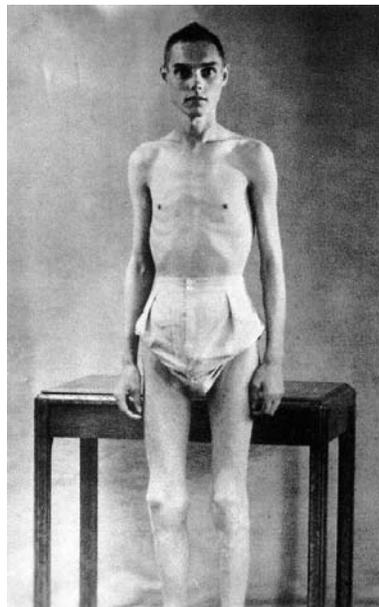
Henri Voillot

Henri Voillot de Lay-Saint-Rémy a 21 ans lorsqu'il est, lui aussi, requis le 6 mars 1943 pour le STO. Dans un premier temps, on l'envoie travailler à

11. Nous ne possédons très peu de renseignements sur le camp de concentration de ORANIENBURG-SACHSENHAUSEN. 4000 français hommes auraient été internés dans ce camp. Les déportés travaillaient dans des usi-



Entrée du camp d'Auschwitz.
Les détenus qui entraient pour la première fois dans le camp lisaient cette inscription au-dessus de la porte qui dénote un certain cynisme chez leurs auteurs: «Arbeit macht frei» ce qui signifie «Le travail rend libre».



Henri Voillot photographié quelques mois après avoir été rapatrié.
On imagine avec peine dans quel état il était le jour de sa libération.

Sarrebrück. Après le bombardement de la ville, il se retrouve à Limbach en Allemagne. Jouissant d'une certaine liberté et ayant appris, par un cuisinier du camp, la présence d'un maquis à La Petite Pierre en Alsace, il décide, avec sept de ses camarades, de gagner le

nes d'armement. Les nazis avaient créé un kommando où les détenus fabriquaient des fausses livres sterling.

maquis. Le 1^{er} septembre 1944, à l'insu des Allemands, ils prennent le train pour Sarreguemines. Après plusieurs jours de périple, le groupe de fuyards entre en contact avec le pasteur Bastien, chef du maquis. Il leur faudra encore plusieurs jours pour rejoindre le maquis «Charles» de La Petite Pierre. Le temps passé dans ce maquis qui dépendait de la région C sera de courte durée car ils sont dénoncés par un habitant de Walberg. Un détachement de SS attaque le maquis. Plusieurs maquisards sont pris, dont Henri Voillot. Un de ces hommes, Raymond Landry, blessé à une jambe, sera transporté dans un hôpital où il sera empoisonné par une infirmière sur ordre des SS.

Après un interrogatoire «musclé » à l'état major des SS à Fénétrange, Henri Voillot est condamné à mort. Il ne sera pas exécuté mais, jusqu'à sa libération, il va vivre un véritable calvaire. Après un passage de trois jours à Schirmeck, le 20 octobre, il est interné à Dachau et y restera jusqu'au 24 novembre. Entre temps, porteur de la gale, il sera mis en quarantaine. Le 24 novembre, il est transféré à Auschwitz Birkenau puis à Auschwitz III. Il est alors affecté dans un commando à Buna-Monowitz où l'on fabrique du caoutchouc synthétique. Ce passage à Auschwitz, il le portera toute sa vie sur son bras : le numéro 201086, tel était son matricule dans ce camp de concentration.

Nous avons vu, dans un chapitre précédent, dans quelles conditions survivaient les détenus. Henri Voillot lui aussi a connu la faim, l'épuisement, la maladie et les coups.

Evacuation du camp d'Auschwitz

Le camp de Auschwitz est évacué début janvier 1945. Première étape, Gleiwitz, soit 70 kilomètres à pied, dans la neige par moins 30 degrés et, pour tout vêtement, une chemise, un pantalon, un calot et une paire de chaussures ou de sabots. Quant à la nourriture, tout au plus une boule de pain et un peu de margarine. Mais le pire est peut-être à venir. De Gleiwitz jusqu'à Buchenwald, l'évacuation se fait par le train, en wagon découvert. Six jours sans manger. Le convoi arrive à destination le 23 janvier ; les baraquements ne suffisent pas pour abriter tous les détenus. Henri Voillot se retrouve au Petit Camp. Dans ce camp de triste réputation, a été aménagé le sinistre "block 61" destiné aux dysentériques et aux typhiques. Henri Voillot échappe

à ce bloc. C'est au 58 qu'il est, une nouvelle fois, mis en quarantaine. À bout de force, un jour il tombe dans une fosse où il y avait des cadavres ; il a toute les peines à s'extraire de cet endroit. Du 23 février au 13 avril, il se retrouve dans un commando à Langensalza où l'on confectionne des parpaings en béton. Enfin, le 13 avril le camp est libéré par les Américains. Henri Voillot pense qu'il ne survivra pas, il pèse 28 kilos. C'est par centaines, que des détenus vont mourir après leur libération. Une des causes de cette mortalité est l'alimentation mal contrôlée. Après tant de privations, les détenus ne supportaient pas la nourriture qu'on leur donnait. Henri Voillot sera hospitalisé pendant un mois. Réhydraté et nourri par petites quantités, il récupérera et sera rapatrié le 13 mai 1945.

Alfred Pinck



Alfred Pinck un des héros de la résistance. Il n'a pas hésité à tenter de se suicider en prison pour ne pas parler.

Alfred Pinck, boulanger, chef du secteur de Vaucouleurs pour la Résistance et le capitaine Chipot chef du secteur de Toul, organisent ensemble des équipes de sabotage. Entre le mois de juin et le mois de septembre 1944, en Meurthe-et-Moselle, 240 installations de la SNCF ont fait l'objet de sabotages. 52 locomotives et 292 wagons ont été détruits et plusieurs lignes téléphoniques mises hors d'usage.

À Toul et à Vaucouleurs, pour la même période, la Résistance a réussi une soixantaine de sabotages. Pour mémoire rappelons :

- Le camion que firent sauter Gaëtan Ledur et ses camarades Job et Lejean.
- Le train de carburant qui explose le 6 juillet 1944: 200 000 litres d'essence qui partent en fumée. Ce sabotage est l'œuvre d'Auguste Guillaume, alias Charles, chef de gare à Domgermain. Le lendemain, Fernand

Nédélec, Marcel Blanqué et sept tirailleurs sénégalais font sauter le pont-canal de Choley. Des tonnes d'eau, en tombant sur la voie ferrée, emportent le ballast occasionnant une forte perturbation du trafic ferroviaire.

- Le 14 juillet 1944, c'est le train Paris-Strasbourg qui saute dans le tunnel de Foug. 32 wagons sont couchés sur la voie sur les 72 wagons qui composaient le convoi. Ce fait d'armes dont on a dit qu'il célébrait la fête nationale interdite par le gouvernement de Vichy, fut préparé et réalisé par les résistants Jean Vrot, Potier, Weber, Lycène, Leharinger et leur chef Pierre Mathy.

En août 1943, Alfred Pinck s'attaque aux écluses de La-Croix-sur-Meuse et de Mauvages. Il coordonne, en outre, plusieurs sabotages sur les lignes haute tension du secteur de Vaucouleurs. Le 8 juin 1944, il est arrêté avec deux autres résistants Bégin et De Forsen. Ces derniers seront déportés en camp de concentration. Ils ne reviendront pas. Alfred Pinck est incarcéré à la prison de Charles III. Interrogé, torturé dans des conditions effroyables, il ne parle pas. Ses tortionnaires lui présentent des photographies prises au cours de ses contacts avec le chef du département. Les Allemands veulent connaître les responsables du secteur de Toul. Alfred Pinck tient bon. Exaspéré devant le mutisme d'Alfred Pinck, l'officier lui dit «*Monsieur Pinck, vous êtes fort, très fort, mais demain vous serez devenu un petit garçon*». Craignant qu'on lui administre une injection médicamenteuse, Alfred Pinck décide de se supprimer. Le 25 juillet, alors que le gardien le fait sortir de sa cellule située au deuxième étage de la prison, il se jette du haut du bastingage. Alfred Pinck est transporté à l'hôpital Central de Nancy. Les médecins diagnostiquent des fractures des deux jambes, de la colonne vertébrale et du crâne. Il subit alors l'amputation des deux membres inférieurs. Malheureusement, son état de santé empire, la colonne vertébrale ne se ressoude pas et la paralysie le gagne. En février 1945, sur son lit d'hôpital, entouré de ses camarades résistants de Vaucouleurs et de Toul, il est fait chevalier de la Légion d'Honneur et décoré de la Croix de Guerre avec palme par le colonel Grandval, chef de la région C pour la Résistance. Les médecins, constatant que plus rien ne peut être tenté pour le sauver, autorisent son retour chez lui à Vaucouleurs où il décède le 28 février 1945.

Les victimes innocentes de Villey-Saint-Etienne et de Villey-le-Sec

La libération de Villey-Saint-Etienne, début septembre 1944, eut pour conséquence la mort de sept innocentes victimes : Sylvain Pierson, maire de Villey-Saint-Etienne, Alfred Davrainville, Edouard Plon, Alfred Patureau, Ernest Jacquot, Eugène Gabé et André Georges. Ce dernier, âgé de 19 ans, alors qu'il tentait de fuir avec d'autres jeunes du village lors du retour des Allemands le 4 septembre, est arrêté avec Jean Parisse. Les deux jeunes gens sont conduits à Nancy pour être interrogés. Plus tard, ils sont emmenés en camion ; les Allemands font mine de les relâcher, les poussent devant eux et leur tirent dessus. Jean Parisse est blessé au cou ; il tombe et fait semblant d'être mort. André Georges blessé sera achevé d'une rafale de mitraillette.



**Le jeune homme, au centre,
est André Georges.**

Villey-le-Sec

Le lendemain, 6 septembre, c'est à Villey-le-Sec que les Allemands vont exercer leurs talents. La veille ou l'avant-veille, deux compagnies allemandes de parachutistes, soit 400 hommes, se replient sur Villey-le-Sec après avoir probablement échoué dans leur tentative de reprendre Toul qui a été définitivement libérée le 2 septembre. Dès leur entrée dans le



Victimes civiles de la tuerie de Villey-le-Sec, le 6 septembre 1944.

village, les soldats pillent et incendient plusieurs maisons. Les habitants se tiennent à l'abri dans leurs caves pour se protéger des tirs d'artillerie américains qui s'abattent sur le village. Vers 15 heures, des soldats allemands se présentent devant une cave et réclament de l'alcool. Les habitants refusent. Les soldats les font alors sortir et emmènent les hommes -ils sont neuf, vers le fort de Villey-le-Sec. En chemin, un habitant du village, M. Grandjean, se tenant devant sa maison, est contraint par les Allemands à se joindre au groupe. Les dix hommes sont assis depuis un moment dans le fossé lorsque les Allemands leur balancent des grenades. Albert Mourize, son fils Lucien et Prosper Sayer, sont tués sur le coup. Paul Gigleux, blessé, est achevé d'un coup de feu. Louis Grandjean est abattu alors qu'il tentait de s'enfuir. Jules Breuil, Joseph Mourize, Anatole Grosjean blessés, Gabriel Guenard et Robert Hougardy réussissent à échapper aux Allemands. René Hougardy a relaté cet épisode tragique dans le numéro 24 des Eudes Toulouses. 24 heures après, le maire de Villey-le-Sec, Auguste Humbert, qui protestait auprès de deux soldats allemands contre l'incendie provoqué par un des leurs, fut emmené et assassiné.

Le 9 septembre, une habitante du village découvrit dans sa grange, gisant sur une charrette, le corps d'Emile Mathy. Ce sont des jeunes gens du village qui l'avaient déposé là après l'avoir trouvé mort sur la route de Toul. Emile Mathy a trouvé la mort en voulant ravitailler des FFI commandées par son fils Pierre Mathy.



**Suzanne Krick
une grande dame
de la Résistance.**

Une grande dame de la Résistance

Le 3 septembre 1944, Suzanne Krick, du village de Pagny-derrière-Barine, alias Régina, tombe sous les balles allemandes à Saint-Dizier-Lévêque, à quelques centaines de mètres de la frontière suisse. Selon des sources, c'est après avoir fait franchir la frontière à des aviateurs américains qu'elle fut fauchée par une rafale de mitrailleuse ; pour d'autres, elle venait de passer des messages pour les alliés.

Suzanne Farnier est née à Toul le 11 juillet 1900. Pendant la première guerre mondiale, bien qu'adolescente, elle s'engage comme infirmière à l'hôpital de Bazoilles-sur-Meuse. Cette expérience, non seulement forgera son caractère, mais la préparera à son action future, action qu'elle paiera de sa vie. Après la guerre de 1914-1918, elle épouse un habitant de Pagny-derrière-Barine, Ernest Krick. De cette union naîtront deux enfants Jacques et Michèle.

En juin 1940, les Français qui rejettent la défaite et l'armistice ne sont pas légion. Suzanne Krick est de ceux qui veulent continuer le combat. Quelques jours après l'appel du général De Gaulle, elle conseille à son fils Jacques, qui a 18 ans, de gagner l'Algérie. Il participera aux campagnes de Tunisie, de Sicile, de Corse, de l'île d'Elbe, de France et d'Allemagne. Il est titulaire de la Croix de Guerre.

Le camp d'Ecrouves

Juin 1941, Jean Schmidt, préfet de Meurthe-et-Moselle, crée dans l'ancienne caserne Marceau à Ecrouves, un camp d'internement où seront incarcérés des droits communs, des communistes, des «*indésirables étrangers*» et des juifs. Dans son livre «La déportation des Juifs en Lorraine», Françoise Job écrit que sur 1700 Juifs internés à Ecrouves de 1941 à 1994, 1300 ont été envoyés à Drancy puis déportés en Allemagne.

Dès l'ouverture du camp, sous couvert du Secours National, Suzanne Krick, infirmière, vient en aide aux détenus. C'est le maire de Pagny, monsieur Léon Brisson, qui lui a obtenu une carte du Secours National. Le camp d'Ecrouves n'étant pas, loin s'en faut, hermétique, les évasions sont fréquentes. Suzanne Krick fournit alors à ceux qui décident de s'évader des papiers et des vêtements et met en place une filière pour leur permettre de passer en zone libre. D'autres candidats à la liberté ont recours à Régina, ce sont des prisonniers de guerre évadés¹², des aviateurs alliés dont l'avion a été abattu et des réfractaires au service du travail obligatoire (STO) qui refusent de s'expatrier en Allemagne. Régina travaille également au service de renseignements : réseau brun et F2.

Régina, une infirmière au service de la Résistance

Sa carte d'infirmière bénévole au service du Secours National lui permet d'obtenir un laissez-passer de la Kommandantur. Munie de ce précieux document, elle peut voyager dans toute la France et ainsi accompagner en zone libre et aux frontières des fugitifs qui la sollicitent ou qui lui sont confiés par la Résistance. René Nouveau dans «Figures Lorraines et du Toulinois» écrit que 2541 personnes lui doivent la liberté. Il prend soin de préciser «*Ce chiffre est exact, autant qu'il se peut. Mais naturellement y sont compris quantité de prisonniers, volontaires pour les FFI, qu'elle a mis sur le chemin de la liberté de la France libre aidée par son mari, sa fille Michèle, Léon Brisson, l'abbé Rousselot*

et par ses camarades résistants». Suzanne Krick, écrit encore René Nouveau «*...se fit cartomancienne pour masquer ses activités*». Ainsi elle pouvait recevoir du monde sans trop éveiller de soupçons.

Pendant un temps, chaque vendredi, elle se rendait à Verdun au café de la Comédie près du théâtre tenu par monsieur et madame Acquistapace. Dans une arrière salle, elle exerçait sa voyance. Mais c'est surtout des renseignements qu'elle venait transmettre ou recueillir selon les instructions qu'elle avait reçues de la Résistance ou de Londres. Tout message radio adressé à la "Panthère" lui était destiné, c'était son nom de guerre. Mais elle ne se contente pas de récolter ou de passer des informations. Comme dans le Toulinois, à Verdun, elle prend en charge des hommes et des femmes fuyant devant les nazis. C'est l'abbé Vautrin, curé de Glorieux dans la Meuse, qui lui sert d'intermédiaire.

L'histoire du curé de Glorieux qui a été interné quelques semaines au camp d'Ecrouves où il a rencontré Régina, est racontée dans le livre de René Boulanger «*Les larmes de la Victoire*». L'auteur de cet ouvrage a, lui aussi, rencontré Régina à Verdun. Comme n'importe quel client en quête de son avenir, un jour, il se présente au café de la Comédie et demande à voir la cartomancienne ; la patronne du café lui dit que cela est possible. Seulement, il lui faudra attendre car elle est avec un client. Une heure plus tard, il est introduit dans la pièce où se trouve Régina. Bien dans son rôle de voyante, elle sème le doute chez le résistant. S'agit-il bien de la femme dont on lui a vanté les mérites ? René Boulanger est inquiet d'autant qu'un couple dont l'homme est un Allemand semble attendre son tour dans une autre pièce. Il se risque tout de même à lui dire : «*On m'a envoyé chez vous, car je veux connaître mon avenir*». Suzanne Krick, en bonne professionnelle de la voyance, dispose les cartes sur la table et lui prédit : «*Tout indique pour vous une fin prochaine et violente*». Voilà qui n'était pas de bon augure. Bien que René Boulanger ne le précise pas dans son livre, cette phrase devait être un signal, un message pour se faire connaître. Après ces prévisions pas très encourageantes, le résistant lui répond : «*C'est précisément pour cela que je suis venu vous trouver car comme vous je risque ma vie tous les*

12. Il existait un camp de prisonniers de guerre à la caserne Jeanne d'Arc à Dommartin-lès-Toul et vraisemblablement aussi à Ecrouves dans ce qui

deviendra le polygone du 15^{ème} RGA.

jours».

Mot de passe ? Phrase convenue ? Toujours est-il que le contact est établi ; la confiance s'installe de part et d'autre. Régina offre à son interlocuteur un café *«du vrai et un cognac»* précise René Boulanger dans son livre. Régina qui, à longueur de journée, reçoit les confidences de ses clients éprouve, ce jour-là le besoin de se confier : *«Croyez bien, cher monsieur, je pratique un métier dangereux. J'ai failli tomber sous les balles allemandes et je pense que c'est ainsi que je finirai»*. Pressentiment malheureusement confirmé par la suite. René Boulanger conclut son chapitre sur Régina par : *«Honneur à cette grande Dame dont l'activité inégalable fut, pour tous ceux qui souffraient la dure oppression nazie, une lumière, un espoir. Sa disparition fut tragique. Une perte irréparable que la Résistance tout entière ressentit. Elle en prit le deuil. Son souvenir ne périra jamais»*.

Régina, nous l'avons vu, a permis à plus de 2500 personnes de se réfugier en zone libre ou en Suisse. À chaque épisode, elle risqua sa vie. Seul son courage, sa soif de justice, son sang froid lui évitèrent d'être arrêtée avec ses protégés. Ses aventures, comme l'a écrit René Nouveau, ont maintes fois été racontées par des historiens de la Résistance et de l'Occupation. Il n'est peut-être pas inutile de les évoquer une nouvelle fois car ces ouvrages sont, pour la plupart, épuisés.

Un jour, alors que le train dans lequel elle se trouvait avec deux aviateurs alliés pénètre dans la gare, elle aperçoit sur le quai des agents de la Gestapo prêts à contrôler les voyageurs. Pressentant le danger, elle sort deux paires de menottes, les met aux poignets des aviateurs se dirige vers deux gendarmes et leur dit : *«Je vous amène deux voleurs. Prenez-les en charge!»* et les supplie, non seulement de les libérer, mais de leur faire passer la frontière, ce qui fut fait. C'est Régina elle-même qui raconta cette histoire à René Boulanger. Une autre fois, à la gare de Toul, s'étant aperçue qu'elle était suivie par un agent de la Gestapo, elle avise deux gendarmes qu'elle connaissait, elle leur demande de lui passer les menottes. Les gendarmes obtempèrent, la conduisent à Nancy où ils se rendaient, et la libèrent. Régina put gagner Delle pour une nouvelle mission. Comble de l'audace, elle convoya un jour un officier allemand qui voulait désertier et le fit passer en Suisse.

Cet officier fut remis aux autorités suisses pour être interrogé avant d'être libéré.

Combien de fois s'est-elle jouée des Allemands ? Difficile de répondre. Ses amis, conscients des dangers qu'elle prend, l'appellent à la prudence. Elle n'en continue pas moins ses activités. Comme elle le dit un jour à un aviateur américain à qui elle a fait passer la frontière et qui la supplie de ne pas repartir : *«Mon petit, il faut que je rentre, j'en ai d'autres à sauver!»*. Au maire de Pagny qui lui recommande une plus grande prudence, elle répond : *«Que voulez-vous ? Je suis un soldat ; je mourrai en soldat»*. Quelques jours avant sa mort, elle paraît fatiguée, elle dit à un résistant : *«Quand vous apprendrez ma mort, la guerre sera finie»*. À la même période, elle déclare à Pierre Mathy, un des responsables de la Résistance à Toul : *«Ça ne tourne pas rond. Je les sens qui me traquent. J'en aurai bientôt une dans la peau, mais je suis contente car je les ai bien eus pendant des années»*. Comment ne pas s'incliner devant une telle femme ?

John Robert est peut-être le dernier homme que Régina ait sauvé. Capitaine anglais, son appareil avait été abattu au-dessus du village de Barisey-la-Côte. L'aviateur s'était réfugié chez M. Lahreau, baragiste à Valcourt, près de Toul, puis il fut pris en charge par MM Convard, Mih et Mathis qui le confièrent à Régina, qui le fit passer en Suisse. Quelques semaines peut-être, même seulement quelques jours plus tard, le 3 septembre à Saint-Dizier-Lévêque, mortellement blessée d'une rafale de mitraillette, Suzanne Krick, alias Régina, alias la Panthère, succombait, comme elle l'avait prédit, en soldat, au service de ses semblables et de son pays. Quelques instants avant d'être atteinte, elle avait confié à un des deux hommes qui l'accompagnaient, des documents qui devaient être transmis en Suisse. M. Couchot réussit à passer la frontière et les messages arrivèrent à leurs destinataires. L'autre personne qui était le frère de Couchot se réfugia dans un arbre et fut le témoin du supplice subi par Régina. Blessée, couchée à terre, la malheureuse fut lacérée par des chiens lancés par les Allemands. Le lendemain, M. Couchot fut capturé. Régina avait cessé de vivre depuis la veille. Les Allemands croyaient avoir à faire à des contrebandiers. M Couchot sera envoyé en camp de concentration d'où il reviendra.

Michèle Krick

Moins d'un mois plus tard les Allemands qui avaient identifié Suzanne Krick, remontèrent jusqu'à Pagny. "*Les hommes aux chapeaux et aux manteaux de cuir*", c'est ainsi qu'une dame de Lay-Saint-Rémy, petit village du Toullois, surnommait les agents de la Gestapo¹³, se présentent au domicile des époux Krick espérant arrêter le mari, Ernest Krick, qui heureusement réussit à s'enfuir. Il rejoindra le maquis de Pont-à-Mousson. Faute du mari, les Allemands emmènent la fille Michèle. Incarcérée à Charles III, malmenée durant les interrogatoires, Michèle ne parle pas et pourtant, non seulement elle connaît les activités de sa mère mais il lui est arrivé de conduire des fugitifs chez des personnes qui acceptaient de les héberger.

Un jour, Michèle se présenta au domicile de Pierre Mathy avec un prisonnier russe qui aussitôt fut pris en charge par le couple Mathy (et j'ajouterai également par les enfants Mathy). Ces «chenapans» un jour se battaient comme des chiffonniers devant le restaurant de leurs parents. Des Allemands qui venaient perquisitionner le commerce de Pierre Mathy séparèrent les jeunes belligérants et les sermonnèrent ce qui leur prit quelques minutes précieuses, permettant à des fugitifs qu'hébergeait le cafetier de s'enfuir par la fenêtre située derrière la maison. Le sang-froid de ces enfants qui avaient simulé une bagarre, a permis à des hommes d'échapper aux griffes de l'occupant et à leurs parents d'être internés. Cette anecdote méritait d'être contée.

Il arrivait aussi à Michèle, à la demande de sa mère, de porter des provisions chez l'abbé Rousselot lorsqu'il avait «des invités». Le curé d'Ecrouves, aumônier du camp d'internement, usait de son sacerdoce pour aider les prisonniers en fuite.

J'ai rencontré Michèle, la fille de Régina. Si elle m'a parlé de sa maman, de son papa et de son



L'abbé Pol Rousselot curé d'Ecrouves.

(Dessin de René Nouveau)



**Suzanne Krick alias Régina,
alias La Panthère, aidant un fugitif.**

Dessin de Jean-Jacques Jouve.

13. Cette dame, j'ai eu l'honneur de la rencontrer au mois de mai 2005 à l'occasion de son anniversaire, elle venait de fêter ses 100 ans. Avec une jeunesse d'esprit, elle a évoqué, sa vie, son métier de batelière, sa retraite à Lay-Saint-Rémy et à la Maison des Ombelles à Toul, sa toute nouvelle carrière de peintre, et son engagement dans la résistance. Pendant la guerre son activité lui permettait avec son mari, -ils exploitaient une péniche-, de

franchir la frontière allemande. Contactés par la Résistance, le couple transmettait, au péril de leur vie, des messages outre-Rhin. Plusieurs fois ils ont eu la visite des hommes aux chapeaux et aux manteaux de cuir. Dissimulés entre la paroi et la coque du bateau les Allemands n'ont jamais trouvé les messages convoyés par Adrienne Schmutz et son mari.

frère, elle ne m'a presque rien dit sur ce qui la concernait, faisant ainsi preuve de beaucoup de pudeur. Son séjour à Charles III a bien failli la conduire en camp de concentration. Un matin, les Allemands font grimper toutes les détenues dans des camions. Nous sommes au mois d'août 1944, un mois avant la libération de Nancy. Au moment où le camion allait démarrer, un officier lui intime l'ordre de descendre du camion car elle n'a pas 16 ans et elle n'est pas juive. Michèle Krick sera délivrée un peu plus tard par les Américains. Ces derniers, lorsqu'ils reviendront à Toul dans les années 50 dans le cadre de l'OTAN, donneront le nom de Régina à un lotissement qu'ils édifièrent pour leurs troupes sur la route de Ménil-La-Tour à Toul. Une stèle en marbre rappelle l'engagement et le sacrifice de cette femme.

Une autre jeune fille a bien failli, elle aussi, être arrêtée et déportée. Claire Ledur avait 16 ans quand elle travaillait à la laiterie familiale. Elle livrait des bidons de lait qui ne contenaient pas toujours que du lait. Dans des bidons vides, elle transportait des messages, des tracts et quelquefois même, des armes pour la Résistance. Un jour qu'elle livrait du lait à proximité de la gare de Toul, Fernand Mhy, propriétaire du café de la Gare et résistant, l'interpelle et lui demande s'il y a autre chose que du lait dans les bidons. La réponse est oui. Fernand Mhy lui annonce que les Allemands sont en train de fouiller les véhicules. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, le bidon contenant des tracts est vidé de son contenu qui est brûlé. Claire, en bonne professionnelle, verse un peu de lait dans le bidon pour donner le change. Ce jour-là, les Allemands ont été bernés et Claire a échappé à de gros ennuis mais pas aux reproches paternels. Son père ignorait les agissements de sa fille ! Le frère de Claire, Gaëtan Ledur, était déjà depuis longtemps engagé dans la Résistance. Après les reproches

Messieurs Jean-Marie Bricka, Charles Balandier,

Guy Poirot, Maurice Poincelot, Etienne Robert.

Bibliographie

Ouvrages imprimés

- NÉDÉLEC Fernand, *Toul 1940-1945, Forbach, Souvenirs de Résistance et de combats*. Imp. Apache Color 1999.
BOULANGER René, *Les larmes de la victoire*.
DIRAND Georges, *La Lorraine épurée*. Imp. du Centre Nancy, 1946.
REMY, Les Mains Jointes. Editions Raoul Solar, 1948

Noms des personnes déportées et des personnes fusillées par les Allemands qui ne sont pas citées dans l'article ci-dessus

Blénod : déportés

Aimé MANSUY,
Bernard DESAUTE

Lay-Saint-Rémy : déportés

Robert JEANDEL 1924-1945,
Louis MARON 1924-1944 décédé à Mellick en
Autriche le 5 janvier 1945,

Pierre-la-Treiche : déportés

LOUIS Georges,
REGNIER Charles

Toul : déportés :

Henri ABADIE,
Marcel BRICKA,
Pierre BUVIER,
Emile HUSSON,
Marcel PAILLET,
Jean SINGER.

M. CUVELIER horloger, déporté parce qu'il fabri-
quait de faux papiers pour la résistance.

Déportés juifs à partir du camp d'Ecrouves :

Roger LEVY,
Paule SAMUEL,
Pierre LEVY 4 ans,
Aron LEVY.

Déporté rentré :

Jean CHARBONNEL

Fusillés par les Allemands :

Toul :

Julien FRANKAUSSER,
Paul KELLER,
André PAXION,
Charles FAUBEL,
Jean SCHOTT

qu'il fit à sa fille, monsieur Ledur, un ancien de 14, rejoignit, lui aussi, la Résistance.

Remerciements :

Mmes Henry Voillot, Arlette Georges,
Georgette Johan, née Bazart,
Pierrette Poirot, Claire Arnould-Ledur,
Michèle Schaeffer, Fouach.

MASSON Jean, *De la Résistance à la déportation. Le système concentrationnaire nazi*. Le déporté pour la liberté, 1990.

Le Comité National pour l'érection et la conservation d'un mémorial de la déportation au Struthof, camp de concentration Natzviller-Struthof, 1990.

COURAUD Raymond, *Au camp de la mort en France*. Natzviller-Struthof, Editions Hirle, 2005.

NOUVEAU René, *Figures Lorraines et du Toulinois*, Imp. Masson.

BERNADAC Christian, Ed. Les mannequins nus. France Empire.

BERNADAC Christian, Ed. Les médecins de l'impossible. France

Empire.
BERNADAC Christian, Ed. Les médecins maudits. France Empire.
Homel Yvan, *Yvan 10 mois en enfer*. Editions Jérôme Bentzinger.
JOB Françoise, *La déportation des Juifs de Lorraine*. Edité par l'association «Les Fils et Filles des déportés Juifs de France».
MICHEL Jean, *Dora. Dans l'enfer des camps de concentration*. Ed J.C Lattès, 1975.
SHIRER William L, *La montée et la chute du nazisme*. Ed. CAL, 1963.
ARON Raymond, *Histoire de Vichy*. Amis du club du livre.
VARTIER Jean, *Histoire secrète en zone libre*.
HITLER Adolf, *Mein Kampf*.

Manuscrits

Maurice POINCELOT, *Bref résumé de ma déportation et mon internement dans les camps d'extermination*.

Robert FEIDT, *Rapport sur les événements de septembre de 1944 sur la commune de Villey-Saint-Etienne*.

Pierre MATHY, *Actions menées par Pierre Mathy et sa trentaine*. Gaétan LEDUR, *Les Voltigeurs de Lorraine*.
Historique des actions de guerre effectuées par les FFI du groupement 3 (section de Toul, Colombey et Vaucouleurs).
L'œuvre du Maréchal, Edition du ministère de l'information.
Bigand R., *Evocation de la libération de Dommartin-les-Toul*.
Jean KIMMEL, sans titre, rapports et études statistiques.

Journaux et revues

René JOLIN et Jean Pierre URIOT, *Etudes Toulaises* n° 23 et 24. *Villey-le-Sec un village à travers les âges*.
Toul Républicain.
L'Avenir Tulois.
La Liberté de L'Est.